

Louis Aragon



Texte du spectacle du Théâtre Poème et la Société Belge des Amis d'Aragon,  
créé au Centre Culturel Garcia Lorca le 26 octobre 2006,  
et repris au Théâtre Poème.

PROSE DE LA REINE BLANCHE  
ET DES OUVRIERS DE CHEZ NOUS

À Medina-Sidonia, c'est une bien vieille histoire, à Medina-Sidonia se souvient-on de la reine Blanche, à Medina-Sidonia qui comme les oiseaux d'hiver venait de France, et quand apparut l'envoyé de don Pèdre le Cruel, dit la romance, elle vit sa triste mort...

Espagne ma soeur Espagne, entre nous quelles chansons, entre nous quelles amours...

Le roi don Pèdre le Cruel à Medina-Sidonia, d'un coup de marteau mercenaire a fait tuer la jeune reine et jonchant les dalles ce sont les lis de France blancs et sanglants comme sa mort.

Espagne ma soeur Espagne, entre nous quelles tragédies, quelles chansons, quelles amours...

À Bordeaux par grande ruse, en la prison du Prince Noir, deux messagers sont venus dire à Monseigneur Duguesclin la reine Blanche assassinée à Medina-Sidonia, dire à Monseigneur Bertrand Duguesclin un peu de France massacrée...

Espagne ma soeur Espagne, entre nous entre nous que de larmes, que de fureurs et que d'amours.

Monseigneur Duguesclin pour venger la douceur de vivre alors demande au prince anglais la liberté sur sa parole et le prince une armée lui donne afin d'abattre tyrannie.

Espagne ma soeur Espagne, en ce temps-là les gens de France et d'Angleterre ne t'abandonnaient pas aux mains de tes despotes.

Monseigneur Bertrand Duguesclin pour don Henri de Transtamare à Montiel a vaincu don Pèdre et le frère a tué son frère et dona Maria Padilla déchire le noir velours et montre le sein ferme et blanc pour qui le tyran tant de fois répandit le sang...

Espagne ma soeur Espagne, ensemble nous avons si souvent combattu, pas toujours pour le bien, pas toujours pour l'amour...

Les siècles ont passé sur les grands gisants de Castille et depuis le roi cruel et madame Blanche endormie, ah qu'il en a coulé des larmes, ah qu'on a souffert sans pour ça qu'on fût roi ni reine en Espagne et voici de la France encore à l'aube d'hiver les oiseaux revenus et la lumière bleue des armes...

Espagne ma soeur Espagne, ensemble nous avons toujours des chansons et la tristesse et des chansons et nos amours...

Ce ne sont pas des guerriers comme jadis et qui les guide cette fois ne ressemble guère à monseigneur Duguesclin qu'Anglais permirent d'aller chevaucher outre monts et ce sont des gens de chez nous avec d'autres fleurs à la bouche, et d'autres cœurs, d'autres chansons...

Espagne ma soeur Espagne, il y a depuis toujours entre nous d'étranges fiançailles, mais aujourd'hui la chanson qui te ressemble est celle d'un commun amour.

Ce n'est pas Duguesclin qui vint de France avec les yeux clairs des faubourgs, les bras forts des champs et des mines, ce n'est pas Duguesclin, bien sûr, celui qui a pris ton parti...

Espagne ma soeur Espagne, entre nous ce grand feu qui flambe et cette amour, cette chanson, tu l'as reconnu dans Madrid et salué André Marty !

Espagne ma soeur Espagne, cette guerre ancienne commence et notre amour n'est pas finie...

Espagne ma soeur Espagne, qui pour nous saignas la première et qui tournes tes yeux vers nous...

Espagne palpitante Espagne, au loin chantante et que j'entends !

Nous avons été jusqu'à Valence aussi, qui semblait encore hors des atteintes du fascisme, comme si nous cherchions à mesurer l'espace défendu par ce peuple désespérément qui voulait croire à sa survie, et que pourtant intérieurement rongeaient ses dissidences, même dans le danger commun la subsistance des désunions. Valence où l'on croyait encore à l'impossibilité du triomphe du crime contre la nation... Valence qu'on approchait à travers sa huerta, comme si nous étions allés sur place retrouver le paysage dont Pablo Picasso avait fixé à jamais le décor de sa jeunesse. Picasso, dont le nom, pour les assiégés, demeurera toujours, le symbole de leur liberté, lui qui devait fixer pour l'avenir l'image du crime fasciste dans les images de *Songe et Mensonge de Franco*, le symbole de l'Espagne maîtresse un jour, un jour ! de son destin. Picasso, cet autre Goya, comme Goya le témoin pour jamais du crime contre la nation d'Espagne, dans ses malheurs et ses disparités...

## POUR LA DEFENSE DE LA CULTURE

*Article écrit fin novembre et publié dans Commune 40*  
(Décembre 1936)

Par quoi se signale tout d'abord le fascisme espagnol dans le domaine de la culture? Un discours d'Unamuno, mais quelques semaines se passent et l'apologiste même de Franco est chassé de sa chaire universitaire par les fascistes. Les fascistes espagnols apportent-ils, eux qui prétendent chasser la barbarie marxiste, quelque idée, quelque facteur spirituel nouveau qui soit la rançon de cette destruction et de ce massacre déchaînés par eux sur toute l'Espagne ? Ils ont persécuté Pio Baroja qui ne pouvait passer pour un marxiste ni même pour un républicain bien conséquent. Ils ont brûlé des livres sur une place à Cadix. Ils ont fusillé à Grenade Federico Garcia Lorca, le poète du Romancero Gitan. Place libre pour les bottes de ces Messieurs les officiers : les poètes mêmes leur portent ombrage à ces mercenaires de Juan March, l'escroc, de Hitler et de Mussolini. Et qu'est devenu Manuel de Falla, chez qui habitait Federico ? On dit que ce grand musicien a sombré dans la folie au milieu des horreurs de Grenade. C'est là aussi qu'un de mes amis, un peintre, a eu son père exécuté devant tous les siens, un vieillard. Et tous ceux dont le sort incertain ne laisse qu'un fol espoir, qui est assez pourtant qu'on se retienne de les nommer...

Quand nous lancions, il y a seize mois, le cri de *Défense de la Culture*, combien ont voulu entendre cela comme une formule. La culture... elle est frappée dans les hommes qui la font autant que dans les oeuvres qui la traduisent. C'est un vrai sang humain, chaud et rouge, qui coule de ces fronts de la pensée, de ces gorges faites pour le chant. La défense de la Culture...

.../...

Défense de la culture, oh non, ce n'est pas qu'une formule.

Le duc et la duchesse d'Albe, en se sauvant, ont emporté une vingtaine de leurs tableaux, les plus chers apparemment. Il est à remarquer qu'ils ont abandonné dans leur palais les Goya qu'ils possédaient. Sentaient-ils peut-être, ces Grands d'Es-pagne, qu'il est des peintres dont on ne fait pas des fuyards ?

Ce palais extraordinaire, au bout royal de Madrid, où toutes les pièces sont tapissées de choses précieuses, irremplaçables, jamais il n'a été si propre pas un grain de poussière, des parquets où l'on se mire, c'est un exemple de soin, de propreté. Les domestiques sont restés ici avec les communistes. Les femmes qui entretenaient les dentelles n'ont pas quitté leur métier. Et le petit chien du duc, qui figure sur le portrait de ce gentilhomme, fait fête à ses nouveaux camarades, les miliciens, qui jouent avec lui avec une infinie gentillesse.

.../...

« Comment protéger tout cela ? » C'est la question que se posent ces hommes pauvres, ces révolutionnaires qui n'ont jamais rien possédé et qui sont aujourd'hui par une ironie du sort, mais aussi par la logique de l'Histoire, les défenseurs de ces trésors contre ceux-là même qui les ont longuement entassés.

Oui à Madrid, j'ai compris comme jamais que l'héritage culturel est entre les mains du peuple, qu'il ne peut compter que sur le peuple pour sa sauvegarde. Ce n'est pas une vue de l'esprit...

Depuis que ceci a été écrit, le temps que cela paraisse, le général Franco a fait incendier le palais du Duc d'Albe dont rien ne reste, non plus des trésors qu'il contenait.

Lors de ma visite, j'avais vu, accrochés au mur, des Goya et j'avais cru pouvoir (au contraire) conseiller de les transporter dans les caves du Prado. Cela du moins a été sauvé.

.../...

Salud ! tant qu'il y aura en Espagne des Espagnols, et non pas des valets de l'étranger, tant que l'Espagne n'aura pas été anéantie pour devenir la colonie de peuplement réclamée à Berlin comme à Rome, il n'y aura pas de merci, pas de répit pour les assassins de Badajoz et d'Irun, il n'y aura pas dans la péninsule ibérique de refuge où ils puissent dormir tranquillement dans un lit. Ce peuple qui s'est soulevé ne retombera pas dans l'esclavage.

Le pouvoir fasciste, lui, allait ainsi commencer par détruire à l'entrée de la ville la ruche de la jeunesse intellectuelle d'Espagne. Je ne sais pas si l'épopée de cette Cité a jamais été écrite... ce serait pourtant un témoignage important que l'historique d'une longue bataille, devant quoi dût piétiner longuement le fascisme.

Et vous, vous qui êtes les défenseurs et les continuateurs de la pensée humaine, vous qui avez inscrit au seuil de ces années les mots nouveaux et retentissants de *Défense de la Culture*, reconnaissez dans le peuple espagnol, dans ce peuple dont les

chants, les danses et jusqu'aux prières résument les profondeurs authentiques de l'Occident européen, reconnaissez en lui l'héroïque, la flambante avant-garde de cette culture, qui disparaîtra s'il disparaît.

On a pu voir sur les murs de Paris une affiche qui portait ce titre renouvelé de 93 : *La Culture en danger !* Disons-le hautement, ici, en France, où déjà les alliés de Franco et d'Hitler font entendre le bruit insolent des bottes, oui, la Culture est en danger, et à Madrid et à Paris. Et à Paris, parce qu'à Madrid. La Culture est en danger, et l'humanité est à l'heure d'un 93 nouveau, d'un 93 qui sauvera la culture française en sauvant la grande culture humaine et sa vaillante cohorte d'Espagne. 93 ici, dans ma bouche, est le symbole de l'union, de l'unité qui groupe toutes les forces populaires et toutes les forces de l'esprit. *La Culture est en danger !* ce cri d'alarme est avant tout un cri de ralliement, de rassemblement pour la défense de toutes les valeurs spirituelles et des hommes de chair et de sang, sans lesquels il n'y aurait point de culture, de ceux dont les mains travaillent et font les maisons, les routes, les vêtements, comme le poète fait le vers qui chante et tressaille même après que, dans quelque Grenade, on a fusillé le poète...

#### PETITE BALLADE DES TROIS RIVIERES (Lorca)

Le fleuve Guadalquivir  
va parmi oranges et olives.  
Les deux rivières de Grenade  
descendent de la neige au blé.

*Hélas, amour  
qui s'en fut et ne vint !*

Le fleuve Guadalquivir  
a la barbe grenat.  
Des rivières de Grenade,  
l'une pleure et l'autre saigne.

*Hélas, amour  
qui s'en fut dans l'air !*

Pour les bateaux à voiles  
Séville a un chemin ;  
mais dans l'eau de Grenade  
rangent seuls les soupirs.

*Hélas, amour  
qui s'en fut et ne vint !*

Guadalquivir, haute tour  
et vent dans les orangers.  
Darro et Genil, tourelles  
mortes sur les étangs.

*Hélas, amour  
qui s'en fut dans l'air !*

Qui dira que l'eau emporte  
un feu follet de cris !

*Hélas, amour  
qui s'en fut et ne vint !*

Porte la fleur d'orange, porte l'olive,  
Andalousie, à tes mers.

*Hélas, amour  
qui s'en fut dans l'air !*

(Le jour du coup d'état au Guatemala, Aragon écrit en écho un poème sur l'Espagne.)

## XI

LE 19 JUIN 1954

À ce point de mon rêve à ce point de vertige  
Ce fut comme une fleur dont on brisa la tige

Elle est dans la poussière et qu'est-ce que j'en tiens  
Mes yeux se sont rouverts au monde quotidien

C'est une ville d'eaux où je suis par hasard  
Les coblas des ruisseaux bruissent de toute part

L'air couronné d'oiseaux de feuilles murmurant  
Respire la douceur des tilleuls odorants

Et sortant de la gorge où tourne une eau profonde  
Il monte une rumeur des viscères du monde

Je vois de la terrasse où j'écris sur un banc  
Dans les marronniers verts l'ormeau doublé de blanc

Une légende traîne ici son ombre injuste  
Aux dentelles de bois du pavillon vétuste

Aux accoudoirs de ce balustre abandonné  
Comme si fugitifs après quarante années

Un Francisco Ferrer regardait la cascade  
Et toujours à son bras songeait sa Soledad

Les verdure déjà de la tapisserie  
Leur dérobaient le ciel leur sort et leur patrie

Déjà le jeune été brûlait sur les platanes  
Le vent de la vallée y dansait la sardane

Déjà sous le torrent comme un voleur surpris  
Ils voyaient un poisson fuir dans les galets gris

Et par le chèvrefeuille au cri sec des cigales  
La roche était partout proche à leur pas égal

Dans le sentier qui grimpe et dit en catalan  
L'éléphant de Carthage et le pied de Roland

Ah c'est par cette entaille au cour de la montagne  
Que je l'entends comme eux venir ce chant d'Espagne

Flamenco douloureux roulant avec l'écho  
Qui depuis dix-huit ans pleure Federico

Et le lys orangé qui pousse au creux d'un mur  
N'est que l'or pâlisant de l'ancienne blessure

O prochaine et lointaine Espagne mon souci  
Je suis donc revenu pour t'écouter d'ici

N'es-tu pas ma limite et ma leçon première  
Avons-nous deux amours avons-nous deux lumières

N'es-tu pas le miroir torride et le matin  
Où mon peuple aperçoit le soir et son destin

Tu nous appris la mort et ses étranges modes  
Et nous pensions à toi sur les routes d'exode

Et nous pensions à toi quand on mangeait si peu  
O pays des yeux noirs et des ouvriers bleus

Et nous pensions à toi quand il fallut apprendre  
À ranimer les feux en soufflant sur les cendres

Et nous pensions à toi quand saignait la patrie  
Et nous pensions à vous mineurs des Asturies

Quand aux soldats tués on reprenait les armes  
Et vous étiez présents pour la joie et les larmes

Et dans ceux qui tombaient frappés par trahison  
Et le jour tout d'un coup qu'on ouvrit les prisons

Musique déchirante Espagne sour du Sud  
Fille de longue attente et chère inquiétude

Ma captive sans qui sont tristes les étés  
Et les amours amers sombre la liberté

Je suis comme un parent qui te crie au parloir  
Par les grilles des mots insensés sans savoir

Si l'entendre aujourd'hui te peut être donné  
À travers les barreaux que sont les Pyrénées

Vois Je suis revenu comme les hirondelles  
Le croyais-tu vraiment que j'étais infidèle

Tu chantes et ta voix s'égaré en me cherchant  
Que ne puis-je passer vers toi ce mur du chant

Que tu saches enfin quelle moisson se lève  
Combien de jeunes gens au bout du monde rêvent

Entre eux parlant de toi comme font les amants  
Qui portent des rubans au lieu de diamants

(1936 in *Europe* n°197)

NE REVEZ PLUS QU'A L'ESPAGNE !

Au plus loin que nous écoutions battre le coeur de la poésie française, nous entendons encore retentir le grand appel brisé de la Chanson de Roland, qui s'élève des gorges pyrénéennes. Nous avons perdu l'habitude d'écouter par là, par ces portes occitanes de notre pays, le cri de la douleur et de l'héroïsme et la clameur de l'ancien olifant, qui vint briser le cœur de la belle Aude aux bras blancs, n'avait plus pour nous que la valeur affadie d'une légende. Aujourd'hui que d'Irun et de Saint-Sébastien se sont élevées les voix tragiques dont l'écho ne peut s'affaiblir, Roland, le paladin, le compagnon de Charlemagne, a changé de visage ; il est sorti du cadre ancien de l'épopée et, dans la vie où meurent les hommes de chair et de sang, il est devenu le frère du peuple de France, le grand peuple espagnol auquel chacun d'entre nous pense d'abord avec fièvre, lorsqu'il s'éveille en sursaut au milieu de la nuit, chaque nuit.

Espagne ! Espagne ! Terre perpétuelle des rêves français, entre elle et nous il y a des siècles d'échange, il y a des liens que nous ne voyions plus par habitude, et qui font que si elle saigne, c'est nous qui sommes frappés. La mensongère histoire qu'on enseigne dans les écoles ne nous parlait guère que des reines, de Brunehaut par Blanche de Castille à Eugénie de Montijo, que l'Espagne envoya dormir avec nos maîtres, et des rois que nos rois donnèrent au peuple espagnol. Mais elle a comme nous chassé les Bourbons et ce n'est plus une communauté de chaînes qui nous lie, c'est la fraternité des hommes libres, le grand travail à faire pour donner à tous les hommes les biens de la terre et les lumières du ciel.

.../...

Salut à toi, Pasionaria, fleur de la Passion de ton peuple ! Salut à toi, en qui s'allient les deux sens du mot Passion, le sens de la douleur dont tu portes aussi le nom, et le sens de l'amour frénétique qui est le sens même de la vie ! Salut à toi dont le nom évoque la mort d'un Dieu et la vie des hommes ! Ce n'est pas en vain que Paris

aura entendu ton appel, image de toutes les Mères, image de la seule lutte qui soit digne de notre vie ! Ce n'est pas un hasard qui veut que cette femme qui est une flamme brûlante, que cette femme au nom si beau que je n'en peux pas revenir, soit devenue, d'une mère entre les mères, un chef parmi les hommes, un chef de ces hommes à qui incombe de sauver le rêve lumineux des hommes, tout ce qui est la poésie du Cid et la grandeur des romanceros, l'héritage de Lope de Vega, de Greco, comme de ces chansons qu'emportèrent avec eux jusqu'en Amérique les marins de Colomb, qui montaient de derrière les rochers quand passaient les armées de Bonaparte, et qui se mêlent aujourd'hui aux accents de cet air des Partisans de Sibérie, devenu espagnol, parce que l'affaire de l'Espagne est celle pour laquelle on peut mourir jusqu'aux rivages du Pacifique.

Ce n'est pas un hasard qui veut que cette femme soit le chef de la lutte pour le Pain des hommes qui font le Pain et qui en ont assez qu'on les dépouille de cette vie qui sort, dorée et chaude, de leurs mains. Ce n'est pas un hasard qui veut que le plus beau nom du monde appartienne à cette femme, chef de cette part véhémement et sage, héroïque et calme, du Prolétariat espagnol qui se réclame de l'exemple de Marx, de Lénine et de Staline ce n'est pas un hasard qui veut que la Pasionaria soit l'image du communisme espagnol. Ce nom, comme la femme qui le porte, comme le Parti qui a porté cette femme à son premier rang, a été forgé dans la lutte ; il est le charbon de la lutte que la lutte a transmué en diamant. Cette passion, ce n'est pas l'éclat soudain d'une révolte, c'est la lumière des yeux d'un peuple qui se lève des champs, des fabriques, des mines, avec la longue histoire des siècles dans ses yeux. C'est la passion d'un peuple qui a renversé ses rois, ses sbires, ses parasites, qui a rompu plus d'une fois le joug depuis un siècle, qui a passé par l'épreuve des Asturies, et que rien n'a pu abattre, et que rien, entendez ceci, rien, faudrait-il encore un siècle de sang, que rien n'abattra, quelles que soient les forces qui le pressent et les monstrueuses alliances de la soldatesque et de l'étranger. Cette passion, ils ne sauraient allumer de brasier assez grand pour la consumer jusqu'à ses cendres, quand ils jetteraient au feu l'Espagne entière, cette passion, elle naît de la fournaise et elle y puise son ardeur.

J'ai parcouru jadis l'Espagne et j'en ai remporté une image de misère et de beauté. Nulle part, on ne sent avec tant d'âpreté la grandeur et la dignité d'un peuple, nulle part le génie d'un peuple n'est immédiatement sensible, la richesse prodigieuse de l'art de ce peuple, comme dans la malheureuse Espagne, comme dans l'Espagne spoliée...

.../...

Alors j'ai pensé à ce mariage d'étendards que nous avons fait le 14 juillet 1935 où le drapeau rouge de la classe ouvrière s'est mêlé au drapeau tricolore de la France républicaine et j'ai rêvé à l'alliance magnifique des trois couleurs espagnoles et des trois couleurs françaises qui ont en commun cette partie rouge qui est celle qui affronte la première le vent. Le vent qui n'appartient pas aux princes. J'ai rêvé de cette alliance magnifique de nos couleurs fraternelles, qui se fait déjà dans le cœur rouge de la classe ouvrière et j'ai pensé que c'était aujourd'hui le rôle des artistes et des poètes, comme autrefois, comme dans toute l'histoire des siècles, que de rapprocher ces couleurs, de faire aimer l'Espagne aux Français, l'Espagne pour qui nous nous réveillons la nuit, comme si nous pouvions entendre au loin les obus du fascisme et la nouvelle chanson du Paladin populaire, du Roland d'outre-monts que nous ne laisserons pas périr sans armes, avec ses seules chansons.

.../...

Je m'adresse à mes frères écrivains et artistes de France, à ceux qui sont les maîtres des mots, des sons et des couleurs, et je leur demande d'ouvrir de toute la force de leur génie, de toute la générosité de leur talent et de leur cœur, une croisade nouvelle, la croisade de la poésie et de l'art pour l'Espagne !

Je leur demande de donner à l'Espagne de Pasionaria, leur art et leur poésie, ce qui est autant que leur vie, et ce qui fait le prestige de la culture de notre pays.

Je leur demande contre les hitlériens français, de faire nôtre dans notre pays une floraison d'oeuvres pour l'Espagne, une floraison bleu, blanc, violet, jaune et rouge, d'oeuvres luttant pour la cause de l'Espagne contre La Rocque, Hitler et Franco ; je leur demande de faire, à eux qui sont les maîtres des loisirs des hommes, que pas un instant le peuple de France ne puisse oublier le peuple d'Espagne.

Oh, est-ce que je vais raconter ça ? J'ai oublié les détails de cette randonnée. Il m'y reste au début l'émerveillement de Barcelone, la grande lumière des soirs, l'enthousiasme, et comme au temps de paix je l'avais vu, en 1928, avec Nancy, ces nuits éclairées où on pouvait jusqu'au matin se faire raser, couper les cheveux chez les coiffeurs...
--

In *Le Roman inachevé* 1956 en se souvenant du premier voyage en Espagne avec  
Nancy Cunard.

## LE VASTE MONDE

À chaque gare de poussière les buffles de cuir bouilli  
Les gardes qui fout un remuement d'armes et bottes noires  
Devant les buffets de piments et d'orgeat  
Des femmes sur leurs ballots sombres  
Yeux d'olive visages d'huile

Quel est donc ce pays de soif et de bucrânes

Nous roulons sur la terre cuite Où sommes-nous  
Il n'y a sur la toile énorme qu'un âne et qu'un homme  
Une cruche d'ombre un pain bis un oignon  
Et le vallonnement uniforme où nous nous éloignons

Le train s'en va comme un caniche  
Sous le couchant drapeau de Catalogue

Primo de Rivera

En ce temps-là dans les hôtels les domestiques  
Surveillaient les voyageurs par le trou de la serrure

Afin que tout fût bien selon l'Église

Dans les premiers froids de Madrid  
J'habitais la Puerta del Sol  
Cette place comme un grand vide  
Attendait quelque nouveau Cid  
Dont le manteau jonchât le sol  
Et recouvrit ces gueux sordides  
Qu'on jette aux mendiants l'obole  
Montrez-moi le peuple espagnol

Primo de Rivera

Il y avait au Prado ce qui ne se montrait pas dans les rues  
J'ai reconnu le garçon d'hôtel espionnant à la porte  
Dans un dessin de Goya

Ce peintre apprend mieux que personne  
L'Espagne et son colin-maillard  
Mais par-dessus tout il m'étonne  
Me serre le coeur et lui donne  
Le secret de ce cauchemar  
Par cette épouvante d'automne  
Dans un tableau fait sur le tard  
Le grand goudron de Gibraltar

Primo de Rivera

J'ai parcouru les sierras  
Où la procession des villes se lamente  
Tolède Ségovie Avila Salamanque  
Alcala de Henarès

Passant les bourgs de terre cuite  
Lés labours perchés dans les airs  
Sur un chemin qui fait des huit  
Comme aux doigts maigres des jésuites  
Leur interminable rosaire  
Le vent qui met les rois en fuite  
Fouette un bourricot de misère  
Vers l'Escorial-au-Désert

Primo de Rivera

Une halte de chemin de fer à mi-route entre l'hiver et l'été  
Entre la Castille et l'Andalousie  
À l'échine des monts à la charnière sarrasine

Un jeune aveugle a chanté

D'où se peut-il qu'un enfant tire  
Ce terrible et long crescendo  
C'est la plainte qu'on ne peut dire  
Qui des entrailles doit sortir  
La nuit arrachant son bandeau  
C'est le cri du peuple martyr  
Qui vous enfonce dans le dos  
Le poignard du cante jondo

Primo de Rivera Primo de Rivera Primo de Rivera

O bruit des wagons dans la montagne bruit des roues

Et tout à coup c'est le mois d'août  
Un souffle sort on ne sait d'où  
L'odeur douce des fleurs d'orange

Le grand soir maure de Cordoue

Qu'au son des guitares nomades  
La gitane mime l'amour  
Les cheveux bleus de pommade  
L'oeil fendu de Scheherazade  
Et le pied de Boudroulboudour  
Il se fait soudain dans Grenade  
Que saoule une nuit de vin lourd  
Un silence profond et sourd

Primo de Rivera

Le verre est par terre Un sang coule coule  
Domage le vin Du bon vin Lorca  
Lorquito Lorca c'était du vin rouge  
Du bon vin gitan  
Qui vivra verra le temps roule roule  
Qui vivra verra quel sang coulera  
Quand il sera temps

Sans parler du verre  
Qui vivra verra

Il se fait soudain dans Grenade  
Que saoule une nuit de sang lourd  
Une terrible promenade

Il se fait soudain dans Grenade  
Un grand silence de tambours

*Chant funèbre pour Ignacio Sanchez Mejias (Lorca)*

#### LA BLESSURE ET LA MORT

À cinq heures de l'après-midi.  
Il était juste cinq heures de l'après-midi.  
Un enfant apporta le drap blanc  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Une couffe de chaux toute prête  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Le reste était mort et rien que mort  
*à cinq heures de l'après-midi.*

Le vent emporta les cotons  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Et l'oxyde sema cristal et nickel  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Luttent la colombe et le léopard  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Une cuisse avec une corne désolée  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Le bourdon se mit à sonner  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Cloches d'arsenic et fumée  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Au coin des rues, groupes de silence  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Quand vint la sueur de neige  
*à cinq heures de l'après-midi,*  
quand la plaza se couvrit d'iode  
*à cinq heures de l'après-midi,*  
la mort mit des oeufs dans la blessure  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
*À cinq heures de l'après-midi.*  
*À cinq heures juste l'après-midi.*  
Un cercueil sur roues sert de lit  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Ossements et flûtes sonnent à son oreille  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Déjà dans son front mugissait le taureau  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
La chambre s'irisait d'agonie  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Au loin vient la gangrène  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Trompe d'iris dans l'aine verte  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
Les plaies brûlaient comme des soleils  
*à cinq heures de l'après-midi,*  
et la foule brisait les fenêtres  
*à cinq heures de l'après-midi.*  
À cinq heures de l'après-midi.  
Ah ! terribles cinq heures de l'après-midi !  
Il était cinq heures à toutes les horloges !  
Il était cinq heures d'ombre de l'après-midi !

...

Et mon Federico chez les Rosalès écoute au deuxième étage  
La nuit d'été comme un interminable silence des violons  
À lui ni l'Inde ni l'Amérique à présent ne sont plus son partage  
A lui s'achève ma Grenade et c'en est fini du romancero  
À lui comme une écume noire vient expirer l'ancienne chimère  
À lui le temps s'arrête immense afin que montent les pas du bourreau  
Et c'est la mort qui vient ouvrir la porte à l'immensité de la mer

Tu vas t'asseoir dans ton destin  
Parmi les autres sans figure  
O poète ô lumière obscure  
Un jour une nuit un matin

Avec eux tu creuses ta tombe  
Avec eux compte les instants  
Au fond de la combe du temps  
Où s'étrangle un chant de colombe

Dis-moi t'es-tu souvenu là  
De la douce musique étrange  
Que pour les Gitans et les Anges  
jouait Manuel de Falla

Mais la musique et les poèmes  
Se sont évanouis soudain  
T'es-tu souvenu des jardins  
T'es-tu souvenu de toi-même

Vivre ou mourir as-tu choisi  
Mais noir au chemin de ta mort  
Était le sang des zarzamores  
Et qu'y pouvait ta poésie

Car qu'ils t'aient mis au pied du mur  
Ou comme le gibier tiré  
Que ce fut le val ou le pré  
Les fruits de la ronce étaient mûrs

On ne distinguera jamais  
Tes os blanchis entre les crânes  
Et de Grenade ou Maligrane  
Tes chants des champs que tu aimais

*Par sa bouche déjà pénètre l'eau de pluie  
Laissez ses yeux ouverts que son regard s'efface  
Et pour qu'il s'habitue à cette mort en lui  
Il ne faut pas cacher sous un mouchoir sa face*

Et vous du fond des temps ô fantômes venus  
Au-dessus de sa mort montez montez la garde  
Chaque étoile est un pleur et le ciel vous regarde  
Millions de douleurs qui gèlent dans la nue

Tout ce que l'homme fut de grand et de sublime  
Sa protestation ses chants et ses héros  
Au-dessus de ce corps et contre ces bourreaux  
À Grenade aujourd'hui surgit devant le crime

Et cette bouche absente et Lorca qui s'est tu  
Emplissant tout à coup l'univers de silence  
Contre les violents tournent la violence  
Dieu le fracas que fait un poète qu'on tue

Ah je désespérais de mes frères sauvages  
Je voyais je voyais l'avenir à genoux  
La Bête triomphante et la pierre sur nous  
Et le feu des soldats porté sur nos rivages

Quoi toujours ce serait par atroce marché  
Un partage incessant que se font de la terre  
Entre eux ces assassins que craignent les panthères  
Et dont tremble un poignard quand leur main l'a touché

Quoi toujours ce serait la guerre la querelle  
Des manières de rois et des fronts prosternés  
Et l'enfant de la femme inutilement né  
Les blés déchiquetés toujours des sauterelles

Quoi les bagnes toujours et la chair sous la roue  
Le massacre toujours justifié d'idoles  
Aux cadavres jeté ce manteau de paroles  
Le bâillon pour la bouche et pour la main le clou

Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange  
Un jour de palme un jour de feuillages au front  
Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront  
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche

Et le plus simplement du monde il y aura  
La jeunesse d'aimer et les yeux des pervenches  
Des parfums plus profonds et des aubes plus blanches  
Et le tendre infini dont m'entourent tes bras

Où t'en vas-tu mon coeur à cette heure des larmes

Et, comme une sorte de guide, à nos pas s'était là-bas attaché un petit poète difforme, qui croyait désespérément à la victoire de son peuple, qui nous suivit partout, nous montra ce grand îlot de la liberté espagnole où il croyait que jamais n'atteindrait l'ennemi intérieur, malgré l'appui des armes étrangères, malgré aussi l'incompréhensible concept de la non intervention, sur laquelle je me souviens que nous interrogeait l'enfant dont je parle, le pauvre petit poète aux yeux d'espérance, qui tant que cela a été possible m'a écrit, même après le triomphe des monstres, pour dire que ce triomphe ne pouvait être à tout jamais le sort de sa patrie. Et cela même plus tard, quand en France aussi les années hitlériennes semblaient avoir pour des siècles mis la main sur notre liberté, et fait de notre patrie à nous une immense prison...

(Extrait de *Les Poètes* 1976), écrit en 1969

Il y a ce soir dans le ciel  
Veiné d'encre et de rose Nil  
Ce ciel vanné ce ciel de miel  
Ce ciel d'hiver et de vinyle  
Des vols de vanneaux qui le niellent

Ou si c'étaient que l'on devine  
Des cigognes qui s'en reviennent  
De quelles régions divines  
De quelles rives diluviennes  
Dans l'air bleu comme du Gershwin

Ou peut-être aussi bien des cygnes  
Qui saignent dans le crépuscule  
La lune blonde leur fait signe  
Là-bas où les bateaux basculent  
Et la première étoile cligne

Mais bah s'il y a ciel et plumes  
Qu'importe l'aile alors ouverte  
Qui bat le champ d'ombre où s'allument  
Au velours d'une avoine verte  
Les étincelles de l'enclume

Heure douce aux oiseaux légère  
Heure aux amants tendre et troublante  
Jour étrange où je rôde et j'erre  
Comme une chanson triste et lente  
Sur les lèvres d'une étrangère

Chimères canards ou mouettes  
Dites-moi ces folles chandelles  
Vous les voyez mieux d'où vous êtes  
Au-delà de votre champ d'ailes  
Sont-ce les yeux d'or des poètes

S'il y a ciel il y a sable  
Et ces yeux aux cieux qui s'éveillent  
Sont-ce des chanteurs ineffables  
Rimeurs de mots et de merveilles  
Dans ma mémoire ineffaçables

Ciel sur le siècle et sur les armes  
Au-dessus du jardin des morts  
Ciel sur le saule et sur le charme  
Et voici l'étoile Valmore  
S'il y a ciel c'est pour les larmes

Les ténèbres sont les tambours  
Des crucifixions humaines  
Le poème y monte à rebours  
D'Icare où la douleur le mène  
Parmi les célestes labours

...

Machado dort à Collioure  
Trois pas suffirent hors d'Espagne  
Que le ciel pour lui se fît lourd  
Il s'assit dans cette campagne  
Et ferma les yeux pour toujours

...

S'il y a ciel ce n'est point d'anges  
Et le chant se passe de lyre  
S'il y a ciel le ciel nous venge  
Et que du vin de nos délires  
Le vent divin fasse vendange

Ciel inverse au fond de la mer  
Il y a des langues ardentes  
Péchés dansants larmes amères  
Le bas de la robe de Dante  
Y frôle ceux qui mal aimèrent

La souffrance enfante les songes  
Comme une ruche ses abeilles  
L'homme crie où son fer le ronge  
Et sa plaie engendre un soleil  
Plus beau que les anciens mensonges

Il est fait étoile d'Ovide  
Avec les rayons de l'exil  
Étoile au ciel almoravide  
Où Federico trouve asile  
Au-dessus de Grenade vide  
...

Étoiles poussières de flammes  
En août qui tombez sur le sol  
Tout le ciel cette nuit proclame  
L'hécatombe des rossignols  
Mais que sait l'univers du drame

Il n'est pas que du sang qu'on verse  
Il n'est pas que du chant qu'on perd  
Qu'on meure à Paris comme cri Perse  
C'est vivant que l'on désespère  
Et son chant le chanteur transperce

Je suis l'Archange et Lucifer  
Tous les bourreaux mal nous bourrellent  
Au prix en nous de cet enfer  
De ce que nos mains naturelles  
De notre âme s'emploient à faire

Celui qui chante se torture  
Quels cris en moi quel animal  
Je tue ou quelle créature  
Au nom du bien au nom du mal  
Seuls le savent ceux qui se turent

Je ne sais ce qui me possède  
Et me pousse à dire à voix haute  
Ni pour la pitié ni pour l'aide  
Ni pour en avouer ses fautes  
Ce qui m'habite et qui m'obsède

J'ouvre mon ventre et mon poème  
Entrez dans mon antre et mon Louvre  
Voici ma plaie et le Saint-Chrême  
Voici mon chant que je découvre  
Entrez avec moi dans moi-même

(Écrit en 1940, dans *Le crève-cœur*).

## SANTA ESPINA

Je me souviens d'un air qu'on ne pouvait entendre  
Sans que le cœur battit et le sang fût en feu  
Sans que le feu reprit comme un cœur sous la cendre  
Et l'on savait enfin pourquoi le ciel est bleu

Je me souviens d'un air pareil à l'air du large  
D'un air pareil au cri des oiseaux migrateurs  
Un air dont le sanglot semble porter en marge  
La revanche de sel des mers sur leurs dompteurs

Je me souviens d'un air que l'on sifflait dans l'ombre  
Dans les temps sans soleils ni chevaliers errants  
Quand l'enfance pleurait et dans les catacombes  
Rêvait un peuple pur à la mort des tyrans

Il portait dans son nom les épines sacrées  
Qui font au front d'un dieu ses larmes de couleur  
Et le chant dans la chair comme une barque ancrée  
Ravivait sa blessure et rouvrait sa douleur

Personne n'eût osé lui donner des paroles  
À cet air fredonnant tous les mots interdits  
Univers ravagé d'anciennes véroles  
Il était ton espoir et tes quatre jeudis

Je cherche vainement ses phrases déchirantes  
Mais la terre n'a plus que des pleurs d'opéra  
Il manque au souvenir de ses eaux murmurantes  
L'appel de source en source au soir des ténoras

O Sainte Épine Sainte Épine recommence  
On t'écoutait debout jadis t'en souviens-tu  
Qui saurait aujourd'hui rénover ta romance  
Rendre la voix aux bois chanteurs qui se sont tus

Je veux croire qu'il est encore des musiques  
Au cœur mystérieux du pays que voilà  
Les muets parleront et les paralytiques  
Marcheront un beau jour au son de la cobla

Et l'on verra tomber du front du Fils de l'Homme  
La couronne de sang symbole du malheur  
Et l'Homme chantera tout haut cette fois comme  
Si la vie était belle et l'aubépine en fleurs